UN VŒU

M. Louvigny de Montigny

DANS tout conte de Noël figure, la larme à l'œil, un pauvre bonhomme, figé devant des vitrines débordantes de jouets et de bonbons, et maudissant sa misère qui l'empêche d'acheter la moindre de ces bonnes et belles choses pour ses mioches. Et parfois il lui passe par la tête des desseins terribles que les anges, en se chargeant de remplir mystérieusement les petites bottines rapiécées attendant au coin de la cheminée, le dispensent, fort heureusement, d'accomplir.

Aux étalages de nos librairies, vous avez dû remarquer, ô Françoise, combien la littérature étrangère nous apporte d'œuvres jolies au retour de la Noël, et combien surtout cette importation dénote de vitalité et de perfection. En comparaison de tout cela, notre littérature en capilotade ne vous a-t-elle pas fait pleurer? C'est à peine si Santa Claus, ce grand inspirateur, réussit à lui tirer quelque bouts d'historiettes ou de chroniquettes de quatre sous. Pourtant, elle fait de son mieux, la pauvre!

Je me suis de même arrêté l'autre jour devant une exposition de journaux et de revues de France, et il m'est venu une idée que nos ministres de Québec trouveront à coup sûr terrible, si seulement ils lisent mon conte, mais que des anges de patience et de savoir-dire, avec leurs fines plumes qui savent venir à bout de bien des rêves, pourraient peut-être faire réussir. Et m'étant laissé croire que cette idée n'était pas bête — les enfants semblent-ils jamais vilains à leur papa? — je l'ai dès lors réservée pour votre journal.

D'où vient l'infériorité de notre littérature?

—L'encouragement manque.

Un sportsman fait fortune à styler des chevaux pour le turf et un malin s'enrichit à réinventer des m'as-tu-vuscopes ; mais un jeune homme a beau sentir en lui frissonner l'âme d'un poète, entendre germer en son cœur l'ambition d'exalter son pays par les moyens que le ciel dispense le plus parcimonieusement, il n'arrive à rien. L'encouragement manque. Le littérateur canadien-français ne peut se produire. Nous savons tous pourquoi. Redisons seulement que ce n'est pas le talent qui fait défaut.

Or, pourquoi le gouvernement de Québec ne se préoccuperait-il pas aussi un peu des lettres, lui qui s'occupe avec libéralisme de tant de choses, depuis la fécondation artificielle des pommiers d'amour ou de Sibérie jusqu'au chauffage des maisons d'école, depuis l'élevage des alevins de la Ristigouche jusqu'à l'érection des barrières de péage, depuis la protection des SaSarons jusqu'au "collage des billots", depuis enfin l'importation des quadrupèdes à jambon jusqu'à l'investiture des juges de paix? Pourquoi ne publierait-il pas, à la Noël par exemple, un spicilège des bonnes pièces indigènes de l'année, fiscale ou calendrière ; des meilleurs articles éparpillés de côté et d'autre, pièces de littérature, d'éloquence et même de théâtre ; des meilleures poésies publiées à titre de charité par nos journaux, dans le recoin des pages d'annonces dédaigné par les pilules omnicuratives du Dr Boum? Pourquoi se laisser perdre avec les publications qui choient comme les feuilles d'automne, avec celles qui servent de papier d'emballage et avec celles que— par respect — personne ne lit, les bons écrits qui s'y trouvent d'aventure? Nous ne sommes pas assez riches pour mépriser le chiffonnier que son métier fait vivre. Et je vous assure que dans nos chiffons de littérature pourraient aussi se trouver d'utilisables retailles et même d'excellents morceaux.

Qu'on intitule ce recueil le "Livre d'or de la Littérature canadienne-française", les "Annales du Terroir" ou simplement "La Province de Québec Littéraire", peu me chaut. L'essentiel est de ramasser les bonnes miettes de notre production, d'en faire un ouvrage montrable, un annuaire ayant le caractère d'une institution officielle ; de le répandre, à profusion, dans toutes nos écoles d'abord pour inculquer aux petits Canadiens les prénotions de la littérature nationale, puis partout afin de révéler à l'étranger que notre province n'est pas peuplée de sauvages, comme on le croit toujours.

N'écrivant pas pour le 24 juin, je ne tiens pas à dire que nos gouvernants s'acquitteraient ainsi d'un devoir de conscience nationale — mais je n'en pense, certes, pas moins.

Est-il besoin d'expliquer pourquoi cette tâche s'assigne à nos législateurs de Québec plutôt qu'à ceux, en plus haut lieu, qui administrent toute notre Confédération? C'est que, ici, nous sommes investis tous ensemble de la sauvegarde de la langue française en Amérique ; c'est que la province de Québec est la seule où le parler des fondateurs du Canada ait la chance d'être fidèlement gardé, cultivé même et propagé ; c'est que rien ni personne — hormis l'incurie des pouvoirs publics — se saurait éteindre cette flamme de nos cœurs ; enfin, pour tout dire, c'est que l'insouciance des nôtres, servant les fanatiques du pansaxonisme, commence à faire croire que, au point de vue intellectuel, c'est un malheur d'être né et surtout de rester canadien-français. A telles enseignes que nous pourrions déjà nommer bon nombre de nos littérateurs qui, pour se faire imprimer, ont été forcés de traduire en anglais leurs manuscrits.

Sans vouloir ouvrir des volcans sous les pieds de ces messieurs, qu'il